

pause déjeuner



Le vieil homme poursuit sa marche somnambule dans la maison désormais presque vide. Ses semelles sèches traînent sur les lames d'un parquet mystérieusement mis à nu. Lorsqu'il entre enfin dans la pièce, ses bras tendus moulinent lentement l'espace alentour. Il s'arrête. Il a peut-être senti la présence de ce meuble, à l'évidence l'unique objet de sa recherche.

Ses longues mains ossues caressent le plateau de cette sorte de buffet aux multiples tiroirs. Elles parcouruent ensuite l'alignement horizontal, l'alignement vertical, comme si elles voulaient en vérifier le chiffre.

Les orbites glacées de l'homme semblent chercher une inspiration au plafond. Il va d'un bouton à l'autre, hésite, avant d'en tirer un à lui, tel un organiste soucieux de choisir un tirant de registre adapté à sa fantaisie.

Mais le tiroir est vide. Il fouille au fond, s'attarde à chercher quelque brin de mémoire. Sa tête esquisse un dodelinement de berceuse. C'était bien le reposoir des débuts.

Le voilà musicien insensé qui pianote les épisodes de sa vie sur un clavier fantôme à mesure que les tiroirs livrent l'un après l'autre leur mélodie intime.

On sait que c'est à présent le temps des rondes enfantines au cours de quelque récréation de tous les diables, suivi d'un romantique nocturne de jeunesse amoureuse.

En bas, à gauche, il tire un écho de grandes bacchanales, des éclats de bombarde, des abus de nazard à tire-larigot.

La Marche Nuptiale explode teutonique au milieu du buffet, et l'église vibre à l'unisson du positif.

Il s'affaire ainsi à ressusciter les bries sonores de son âme, peu à peu oubliées. Il s'apaise bientôt lorsqu'un tiroir lui dit : « Marche Funèbre » et l'autre : « *dies irae* ». Il pose le front sur le meuble, orant vaincu à la triste figure.

— Monsieur Grimm, il faut y aller maintenant. La chaise est là qui attend.